



Eric Pellet

Président de l'association Alabama

Hydraulicien, Eric est responsable du réseau d'eau potable à la Société guyanaise des eaux. Arrivé en Guyane en 1991.

Un an avant sa venue, il mit en place l'association Alabama, un nom qui sonnait bien, mais son officialisation ne fut faite qu'en 1992, en Guyane. Après quelques années de découverte du milieu amazonien, la première expédition d'envergure vit le jour en 1996 : Galbao (du fleuve Mana au fleuve Approuague). Devaient suivre « Matecho » en 1997, « Maskilili » en 1998, et « Mitaraka » en 2000 sur les traces de Jules Crevaux, du Maroni à l'Amazone.

« Notre objectif premier, c'est l'aventure humaine, mais nous mettons tout en œuvre pour que nos projets revêtent à la fois un caractère sportif, historique, culturel et scientifique. C'est d'abord un défi physique : remontées de fleuves, passages de rapides, orientation et marche avec portage en forêt. Bien que nous nous accommodions des techniques de notre temps, l'entreprise garde sa rusticité et l'engagement physique est total. Suivre les traces d'explorateurs en se référant à leurs récits, c'est remonter dans le temps. La Guyane est une terre de mélange et d'échange entre les hommes et la nature. Cette dimension culturelle nous passionne et la volonté d'Amérindiens, de créoles et de Noirs marrons d'être à nos côtés nous conforte dans l'idée que ces expéditions ravivent la mémoire collective. Nous pénétrons un monde encore en partie à découvrir ».

PRÉFACE

Après dix ans passés sur les chemins d'Amazonie, on ne se lasse pas des sensations que procure notre intrusion dans ce milieu encore si peu connu qu'est le « grand bois » (forêt guyanaise). Les pirogues fendent l'eau des fleuves puis des criques pour accéder avec difficultés et force de temps aux sources de ce pays fabuleux. Au détour d'une courbe, nous croisons le regard fixe d'un caïman ou l'onde d'une anguille électrique, le silence d'un anaconda ou le tintamarre d'une loutre géante. L'eau trouble des rivières, tout comme la végétation luxuriante, dissimule si bien tous les dangers et toutes les merveilles du plateau des Guyanes !

Une expédition en Amazonie se mérite, s'apprend puis se vit comme une quête à la recherche du lien qui nous unit profondément au règne animal et végétal.

La magie des lieux, de cette forêt profonde, où chaque personnalité retrouve ses marques : la peur, le courage, l'entraide... Des moments où, pour réussir le défi de mener à bien notre projet, chacun s'exerce à montrer le meilleur de soi. L'esprit d'équipe et d'aventure est le résultat de cette alchimie.

Une fois la rivière quittée, on s'immerge dans cet océan vert. Notre chemin est souvent sur la même trajectoire que celui des singes hurleurs et singes atèles qui, du haut de la canopée, nous affirment leur présence par des jets de branchages, intentionnels, sur plusieurs centaines de mètres. La nuit tombée, les lucioles scintillent dans l'obscurité du sous-bois telles des fées clochettes qui nous laissent penser que le pays imaginaire de Peter Pan existe peut-être, et qu'il est sous nos yeux. Nous sommes dans un livre ouvert, peut-être *L'Oreille cassée* avec Tintin et Milou.

La découverte du lac Toponowini n'est pour nous qu'une étape supplémentaire, qui donne tout son sens et son intérêt à de telles expéditions. Nous pensons vraiment être des privilégiés qui accomplissent, les yeux grands ouverts, des rêves de gosses.

Cette expédition, préparée avec sérieux, minutie et conviction, nous a conforté dans notre aptitude à réaliser des projets de plus en plus ambitieux. L'esprit d'équipe, l'osmose du groupe sont des atouts majeurs de notre réussite. La sélection des participants n'est pas de prime abord chose facile, mais le feeling fait le reste. Finalement tous les protagonistes du raid ont trouvé leur compte dans cette découverte hors du commun. Se sentir utile, valorisé avec une fonction bien définie, dans un tel groupe suffit à mettre en confiance.

D'autres projets sont déjà bien engagés par les membres de l'association avec en filigrane toujours cette passion pour l'aventure, le partage et la restitution de notre expérience.

Depuis dix ans, cinq expéditions ont déjà été menées à bien, et nous ont permis de rencontrer, d'échanger et de partager beaucoup avec des Amérindiens Wayana, peuple méconnu dans une région inconnue. Les histoires que les Wayana nous content le soir en forêt lorsque le groupe encercle un feu de camp nous ont très souvent interpellés, intrigués et fait rêver. Quelle est la part de légende et la part du réel dans ces multiples récits ?

Nous espérons, par cet ouvrage, vous faire partager notre aventure et mieux vous faire rêver.

« *L'expérience de chacun est le trésor de tous* », Gérard de Nerval

Eric Pellet

Président de l'association Alabama de Matoury



PREAMBULE

Le hasard à la croisée des layons

Il y a vingt-cinq ans, lorsque j'ai pris mon premier poste de journaliste dans la ville de Honfleur en Normandie, rien ne me prédestinait, un jour, à découvrir un lac au cœur de la forêt guyanaise. Et pourtant, le hasard m'avait peut-être laissé un indice... La première soirée littéraire que je devais « couvrir » pour mon journal avait pour invité l'écrivain Claude Massot. Il venait présenter *Antécume ou une autre vie*. Il avait recueilli le récit d'André Cognat pour la collection « Vécu » des éditions Robert Laffont. Un livre qui a été le support de mon premier voyage « imaginaire » aux côtés des Wayana... La Guyane, je devais la découvrir en 1996. Cette fois, mon livre de chevet était celui d'un navigateur : Binot Paulmier de Gonneville, *Le voyage de Gonneville et la découverte de la Normandie par les Indiens*. Thèse de Leyla Perrone-Moisés professeur à l'Université de São-Paulo, Editions Chandeigne.

Le 24 juin 1503, il était parti de Honfleur à bord de *L'Espoir* pour 191 jours de navigation puis il était reparti le 3 juillet 1504 pour 100 jours. Ces expéditions l'ont amené à découvrir des côtes inconnues, celles de l'Amérique du Sud... Entre Brésil et Guyane. Le capitaine Paulmier de Gonneville rencontra un chef indien Carijo qui lui confia son fils, Essomericq, pour que ce dernier découvre « l'autre monde »... Essomericq fut ainsi le premier Amérindien à fouler la terre d'Europe. Paulmier avait promis à son père

de le ramener, « vingt lunes » plus tard mais, ne pouvant tenir parole, il l'adopta, le maria à une de ses nièces, et lui laissa, à sa mort, son nom et sa fortune... Essomericq eut quatorze enfants et vécut jusqu'à 95 ans.

Le manoir de cette famille domine toujours la ville des marins et des peintres.

Les explorateurs furent nombreux à partir de ce port, le plus important de la baie de Seine au xv^e siècle. Les riches commerçants rouennais affrétaient les navires vers l'inconnu : le Québec, les Antilles, le Brésil, l'Afrique. C'est d'ailleurs une compagnie normande qui fonda Cayenne en 1643.

En 1998, je suis entré au journal *France-Guyane*. Une de mes premières rencontres fut celle d'Éric Pellet. Était-ce dû au hasard ? Il présentait son expédition Maskilili. A son retour, le récit de cette expédition ne pouvait qu'alimenter mon imaginaire. Une rencontre professionnelle qui se prolongea bien au-delà puisqu'il me proposa, par amitié, de participer à l'expédition Toponowini.

Il ne s'agissait plus d'être simple témoin, mais acteur à part entière. Partir pour « de vrai » à l'aventure n'était pas sans faire naître une certaine angoisse, mais l'enseignement fut si extraordinaire... Cette expédition a été l'occasion pour moi de découvrir la véritable signification des mots : aventure, forêt vierge, et surtout solidarité. Marco jouant le coach pour la première marche, Vinvin animant les veillées, Aimawalé faisant découvrir son monde de légendes Wayana, Pierre accourant lorsque rien ne va plus : quand la fatigue prend le dessus, que tout bascule l'espace de quelques minutes et que l'homme et le matériel tombent, je ne sais où, mais plus bas !

La main tendue qui vous sort du borbier procure la sensation unique d'être en phase avec tous ces explorateurs. Le cœur bat comme il a dû le faire dans la poitrine de Paulmier de Gonneville lorsqu'il mit le pied sur cette terre d'Amérique du Sud. Et dans celle d'Essomericq lorsqu'il débarqua dans le port normand dans les années 1500... On est en dehors du temps. Et même de l'espace.

Et, si l'histoire est quelquefois faite de ce que l'on appelle hasard, aux côtés d'Éric, j'ai acquis une certitude : en forêt amazonienne, il n'y a pas de place pour le hasard.

De cette aventure commune, à laquelle j'ai eu le bonheur de participer, les membres de l'expédition ont voulu laisser une trace, partager leur émotion, donner des images à l'imaginaire de chacun... Que vous, qui ouvrez ce livre, suiviez à nos côtés les layons qui mènent au lac Toponowini...

Daniel Saint-Jean

Le soleil couchant se reflète dans l'eau claire du lac Toponowini... Un miroir au milieu d'un écrin de verdure en pleine Amazonie.

Le corps recouvert de poudre d'or, le roi descend lentement la berge sous le regard de son peuple.

Chaque soir le rituel est le même, le roi offre aux profondeurs du lac la poudre d'or qui lui a servi de vêtement toute la journée... El Dorado, « le Doré » en espagnol, habite une cité aux palais de métal jaune, une île constituée des pierres les plus précieuses, au cœur de cette étendue d'eau.

C'est Manoa...

Ce prince couvert de poudre d'or qui fait travailler l'imagination des conquistadors est évoqué dès 1534. Emmanuel Lézy dans son livre *Guyane, Guyanes*, (éditions Belin), révèle l'origine de cette légende : « *En 1534, dans la région de Quito, lors des batailles contre Ruminahui, le général rebelle d'Atahualpa, un des hommes de Belaleaza, Luis Daza, captura un chef militaire Inca qui, revêtu d'une armure en or et armé de même fut aussitôt nommé El Dorado. Ce guerrier doré, dont l'existence semble bien avérée, allait fournir la base sur laquelle pourrait se greffer une autre légende indienne, celle du roi Dorado. Oviedo, chroniqueur des Incas, rapporte en 1539, des renseignements glanés par les Espagnols de Quito auprès des Indiens de la région concernant ce roi doré.* »

A cette époque l'explorateur anglais Walter Raleigh fait sienne cette légende et remonte le fleuve Orénoque situé dans l'actuel Venezuela.

Sa quête reste vaine.

Quelques années plus tard, en 1596, un de ses lieutenants, Keymis part à son tour à la recherche de cette ville mystérieuse. Il est persuadé que le royaume se situe sur le plateau des Guyanes. Keymis s'engage dans l'embouchure de l'Oyapock, aujourd'hui fleuve frontière entre la Guyane française et le Brésil, sans pouvoir remonter plus en amont.

Plus d'un siècle après cette tentative avortée, en 1720, le gouverneur de Cayenne, M. d'Orville, reprend le projet de Keymis. Il envoie un détachement remonter le fleuve Oyapock, et son affluent, la rivière Camopi. L'expédition dure six mois. Le détachement ne trouve pas le lac espéré, et ne rapporte que des plants de cacaoyers sauvages...

L'El Dorado, sur les traces d'une légende





Pour Aimawalé Opoya, Amérindien Wayana du village de Taluwen sur le haut-Maroni, l'autre fleuve frontière, qui sépare la Guyane et le Surinam, la légende de l'El Dorado est née des récits des conquistadors.

Lorsque dans son hamac, il raconte cette histoire à ses enfants, il parle « du prince à la pierre jaune ».

« Les hommes de ce prince savaient travailler les pierres dans le feu. Ils capturaient les autres guerriers pour les faire travailler sur leurs terres. Si les captifs acceptaient leur sort, ils étaient intégrés, et au fil des années, dominaient à leur tour. »

Pour Aimawalé « la pierre jaune » si convoitée par les Occidentaux n'est qu'une parure : « Le prince portait des boucles d'oreilles, mais surtout des bracelets en pierre jaune. Sa tribu vivait au bord d'un lac dans la savane... Là où il n'y avait pas de forêt, mais seulement quelques arbustes.

Les anciens parlaient de désert, il n'y avait pas d'humain, pas de gibier et encore moins de poisson. Au fil de leurs intégrations, les captifs ont partagé leurs propres connaissances permettant de poursuivre l'évolution vers une nouvelle civilisation, un nouveau monde.

Mon grand-père me disait, en me montrant l'Ouest, que ce royaume, dont les palais étaient sur une île au centre d'un lac, c'était là-bas... »

Aimawalé adore raconter des histoires, dans l'esprit de la culture amérindienne. Une culture orale à laquelle il reste très attaché et qu'il partage volontiers.



Le ciel de case

Dans la tradition Wayana, il y a un ciel de case par village installé au sommet intérieur de la maison commune du village, le Tukusipan.

Un ciel de case est réalisé à partir d'un contrefort de fromager (arbre sacré).

Un morceau carré, est d'abord découpé et une forme circulaire lui est donnée une fois arrivé au village. « La préparation du bois est la phase la plus longue. Il faut le faire sécher pour qu'il ne travaille plus lorsqu'on lui applique les motifs. Il faut attendre au moins un mois. »

Ensuite la première étape est la réalisation du fond : « La fumée me procure le noir que je récupère et mélange avec de la terre naturelle pour l'appliquer sur le bois... » révèle Aimawalé Opoya.

« J'ai commencé en aidant mon grand-père... J'avais seize ans lorsqu'il est parti. J'ai continué en les réalisant avec des pigments naturels. »

Des couleurs qu'Aimawalé Opoya trouve dans la nature : « Je recueille de la terre en fonction de sa teinte, chacune a une couleur précise. Les motifs évoquent des légendes, des grands moments de notre passé... »

Ils représentent les différents esprits, celui du ciel, de la forêt, de l'eau... Et les animaux monstrueux, légendaires comme l'anaconda.

Des formes pour montrer la façon dont on a vécu avant.

Un ciel de case doit représenter plusieurs motifs : La chenille urticante, l'esprit de l'eau, le pacou, le jaguar, l'anaconda et le tamanoir. »